



Culture & Savoirs

CINÉMA

Faire l'amour, faire la révolution, toujours

L'art de Jean-Pierre Thorn se conjugue avec grèves ouvrières, hip-hop et gilets jaunes. Son dernier film remonte à la source, une histoire d'amour...

L'ÂCRE PARFUM DES IMMORTELLES

Jean-Pierre Thorn
France, 1 h 19

Un premier long plan-séquence au ras des dunes, là où les immortelles tiennent tête au vent et aux vagues. Au loin, la ligne d'horizon s'étire à l'infini dans un ciel moucheté. Elle s'ap-

pelait Joëlle. Ils se sont rencontrés un été sur une plage et très vite se sont installés à Paris, dans une chambre de bonne. Joëlle, c'était sa Môme à lui, celle qui ne jouait pas les starlettes, qui partageait les mêmes convictions d'un monde meilleur. Quand ils ne sont pas ensemble, ils s'écrivent. Des lettres, précieusement conservées, où la passion amoureuse croise l'engagement politique. Ils ont la vie devant eux. Rêvent d'amour et de révolution.

En 1968, Jean-Pierre Thorn a 20 ans. L'âge de tous les possibles, l'âge de prendre une caméra et de filmer la grève des usines Renault Flins. Dans un plan, les grévistes peignent une banderole ; on entraperçoit le visage de Joëlle mangé par des cheveux en cascade. Image fugace et vivante. Plus tard, Thorn s'arrête sur d'autres photos en noir et blanc. Sur le lit défait, son amante se fait muse, a des allures goyesques. Elle est Kiki de Montparnasse, il est son Man Ray. À 20 ans, rien ne vous arrête. Sauf la mort. Joëlle meurt un an après. Ils ont à peine eu le temps de se connaître. Mais, en tournant les pages de son album, Thorn comprend que les films qu'il a réalisés depuis le ramènent toujours à elle, à ce premier amour fauché bêtement, cruellement.

LE FILM EST PROJETÉ À L'ESPACE SAINT-MICHEL À PARIS, AU MÉLIÈS À MONTREUIL, AU CAFÉ DES IMAGES D'HÉROUVILLE-SAINT-CLAIR ET À LUZY, DANS LA NIÈVRE.

Autant d'indices, autant de souvenirs qui se déploient dans des allers-retours en images et en mots d'une grande délicatesse. Les mots de la jeune femme rebelle lus par Mélissa Laveaux claquent, résonnent avec la filmographie de Thorn. Que reste-t-il des utopies de Mai 68, des rêves et des espoirs ? À la mort de Joëlle, Thorn se détourne du cinéma. OS chez Alsthom Saint-Ouen pendant huit ans avant de retrouver

la caméra. Comme s'il avait dû éprouver dans sa chair

cette condition ouvrière ou d'enfants des banlieues pour s'autoriser à franchir le pas. Le film prend forme sous nos yeux. Une photo, un geste, une phrase d'une lettre surlignée débordante d'amour ou de colère renvoie à un personnage de ses autres films. Les paroles s'entrelacent d'un film l'autre, d'un souvenir l'autre. Parce que Thorn les a filmés, tous, chaudronnier de chez Alsthom, danseuses de hip-hop, métallo de Longwy, gra-

feur ou gilet jaune, avec cette même passion qu'il éprouvait pour son amante, avec cette même conviction que ces gens de peu sont les héros d'une histoire qui n'a pas dit son dernier mot. Thorn n'a jamais filmé pour ne rien dire. Ces vies d'ouvriers, d'immigrés, de danseurs démarrent avant même le tournage et se poursuivent après, car le cinéaste revient sans cesse vers eux. Les tempes sont grises, quelques rides creusent les visages mais ils sont là, face caméra, le regard vif, déterminés malgré les défaites. On dit des immortelles qu'elles fleurissent tous les printemps et pour toujours parce qu'elles ne fanent jamais. Avec ce film, Thorn s'émancipe du documentaire pur jus et s'aventure en terre poétique. Et c'est bouleversant.

MARIE-JOSÉ SIRACH